

*ALLOCUTION DE MONSIEUR MACÉ,  
Président de la société polymathique  
du Morbihan*

Le hasard veut que le Président de la Société du Morbihan soit cette année un botaniste. C'est une circonstance assez rare, (les archéologues et historiens étant beaucoup plus nombreux parmi les anciens Présidents).

Dans cette présentation de Carnac, de la baie de Quiberon et de la presqu'île, je vous parlerai d'histoire uniquement lorsque cela sera nécessaire pour l'intelligence de mon exposé: j'insisterai plus sur le milieu naturel et la vie des habitants.

La baie de Quiberon est enchâssée dans une écrie fragile au sud, brisée en îles de ce côté et fortement ancrée au nord, le tombolo qui relie Plouharnel à Penthievre est aussi un élément instable à ses deux extrémités. La baie constitue un des plus sûrs (et des plus vastes mouillages de la côte atlantique), la plupart des flottes de combat du monde pourraient y mouiller ensemble, en se serrant un peu sans doute, dit-on. Cette sécurité du mouillage a très tôt attiré l'attention des marins ennemis; elle fut cause de drames, jusqu'à une époque bien proche, où elle servit en 1917 à rassembler les convois et leurs éclopés, malmenés par les U.boot allemands. C'est la date de la création du champ d'aviation du Roch-en-Quiberon.

L'ensemble, allongé, qui forme le rivage, la presqu'île et les îles paraît très ténu vu des airs; malgré sa faible surface il présente sous un microclimat, maintenant bien connu, des aspects extrêmement variés. La connaissance exacte de la climatologie de la région ne semble pas très ancienne; un guide de 1927 parle de l'humanité du climat! Certains paramètres sont remarquables, la faible pluviosité tout d'abord, surtout pendant l'été; elle entraîne pour la végétation l'existence de cycles de types très différents de ceux de l'intérieur de la Bretagne. Beaucoup d'espèces fructifient fin juin, puis disparaissent, les pluies d'automne provoquent des germinations importantes et la végétation perd alors la couleur peau de lion qu'elle avait prise en juillet pour reverdir en septembre. C'est presque un cycle méditerranéen.

700 Du côté des températures et de l'ensoleillement les chiffres sont plus élevés que dans le reste de la Bretagne, il y a quelques degrés de différence entre la côte Nord et la côte Sud, la neige est rare ici, ce qui provoque pour

certaines espèces un véritable décrochement en latitude et nous fait rencontrer dans les Iles de Houat et d'Hoedic une plante comme le lis de Houat (*Pancreas Maritimum*) qui croît sur le continent beaucoup plus au sud. L'*Eryngium viviparum*, réduction du charbon bleu, prospère dans le triangle Ploermel, Erdeven, Carnac, sur les landes humides, c'est la seule station de cette plante en France, une des raretés de notre flore.

Ces aspects du climat, tellement différents de ceux de la Bretagne intérieure, la présence de la mer, la nature des roches et des sédiments créent une grande variété de biotopes magnifiquement exposés dans la presqu'île de Quiberon et dans les îles.

La disparition de certaines activités humaines, elle-même n'est pas sans créer des espaces originaux, les salines abandonnées en furent un exemple ici à Carnac. Le spectacle des salicornes pourpres dans la lumière du couchant était admirable. Quittant Plouharnel, on peut reconnaître dans la vaste anse du Pô, à gauche de la route en allant vers le sud, une zone d'herbier où se nourrissent l'hiver les grands migrateurs (Bernaches cravants, canards) et toute l'année une foule de limicoles. Cette zone est entourée d'un slikke et d'un schorre étendus couverts d'une riche flore halophile.

On peut noter qu'autrefois l'herbier (constitué par des phanérogames et non des algues) servait à remplir les couettes et les oreillers après lessivage à l'eau douce et séchage au soleil; cette industrie fournissait l'armée et diverses collectivités. Les Zostères portaient ici le nom de Varech et bien souvent les ostréiculteurs s'en servaient pour consolider les bords de leurs concessions. Certains de ces murets existent encore dans le golfe du Morbihan, ayant subi une sorte de fossilisation. L'herbier fut victime d'une maladie cryptogamique vers les années 20, il avait disparu presque complètement avec sa flore et sa faune associées; depuis quelques décades, il se reconstitue peu à peu.

De ces zones humides on passe tout naturellement aux dunes, les plus vastes de Bretagne, on les trouve ici sous trois aspects : dune blanche, dune grise, dune plantée.

*Dune Blanche* : c'est la dune mobile avec sa couverture végétale capable de résister à la variation du niveau des sables : Agropyres, Oyats, Euphorbes, Calystegia, diotis... C'est un niveau de plantes à caractères xérophile présentant une défense particulière contre l'évaporation et la salinité de l'air, agropyre à feuilles enroulées, diotis velus, panicauts aux limbes armés contre l'impact des grains de sable.

*Dune grise* : c'est la dune fixée, elle nous présente un nouveau visage ici le niveau ne change plus, une couche de bryophytes (mousses et lichens) fixe une mince épaisseur d'humus. Une association domine,

constituée d'éphédra et d'églantier. C'était une des ressources en combustibles des habitants à Escoublac, près de la Baule ; son prélèvement exagéré fut semble-t-il la cause du déplacement de la dune et de l'ensevelissement du village. Le même phénomène a pu se produire à Saint-Clément en Quiberon. Le manque de bois de chauffage était une des difficultés constante de ces zones littorales. Sur la dune grise, les espèces deviennent de plus en plus nombreuses quand on s'éloigne du rivage, on rejoint la végétation de l'intérieur (glycophytes) en passant le plus souvent par une zone de buissons : Prunus, iris fétide, houx fragon, garance.

*Dune plantée* : on la trouve à Carnac et dans la falaise à Quiberon. Précisons que le terme de « falaise » désigne ici un type de couverture végétale comme la lande, la garrigue, le maquis et non un accident géographique.

Les plantations destinées à fixer la dune et à produire du bois datent de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle à l'époque où furent fixées les grandes dunes des landes. Ces plantations, j'ai noté la date de 1857, ont créé un biotope original. On trouve même du muguet et du lis fauve (*Hemerocallis*) dans le bois de Penthièvre... Mais il n'y sont pas spontanés. Pour parfaire ce tour botanique il faudrait aussi parler de la flore rupestre, magnifique sur la côte sauvage ; elle est à son apogée en mai.

La présence de calcaire d'origine biologique (coquilles et tests d'animaux marins) dans les sables permet le développement de nombreuses espèces calcicoles et nous procure la joie de contempler quelques très belles orchidées (orchis à odeur de bouc, ophrys abeille, ophrys araignée). Cette abondance de carbonate de chaux, jusqu'à 40 %, a aussi permis la conservation des traces de certaines civilisations : on lui doit en particulier d'avoir découvert intacts les dépôts de cuisine du mésolithique — Kgoekenmoeddings — et les inhumations de cette époque avec leurs ornements de littorines et de cornes de cerf surmontant des ossements bien conservés. De tels vestiges auraient disparu dans un sol plus acide, provenant de nos granites bretons, sans l'apport de calcaire biologique.

Pour en revenir à ces plantations, il semble que la presque île et le rivage voisin étaient à peu près nus à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est d'ailleurs vrai pour tout le rivage breton jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle. Les photographies de cette époque en témoignent. Les forêts de chasse du Moyen Âge avaient disparu depuis longtemps, 600 ans au moins, on ne sait à la suite de quel événement naturel. La route de Quiberon à Auray était alors une piste de sable au niveau du Tombolo.

L'artillerie de Rothalier, et les troupes de Hoche ont dû trouver la traversée de la falaise bien pénible et la circulation des pièces attelées qui pesaient plus de deux tonnes (système Gribbeauval avec bandages métalliques étroits) a dû poser des problèmes. Le passage était encore difficile en



1847, quand Gustave Flaubert vint dans la région; il a magnifiquement raconté son voyage, après s'être moqué en romantique déchaîné des grosses pierres de Carnac. Cette difficulté de franchissement était une des causes de l'isolement de la presqu'île. Hoche redoutait d'ailleurs que les émigrés coupâssent le mince pédoncule du tombolo au niveau du fort de Penthièvre et fassent de la presqu'île une île. Cet incident a menacé plusieurs fois le passage et vers 1960 j'ai vu la route coupée du côté de la baie jusqu'au chemin de fer.

La population de Quiberon menait jusqu'à la création de ce dernier (1882 dans un but stratégique!) une vie tournée vers la mer. Une activité de cabotage s'était peu à peu développée au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, surtout orientée vers l'Angleterre — Cardiff pour le charbon et d'où nous venaient les assiettes «aux Chinois» — et la région de Bayonne pour le trafic des légumes, du beurre et des poteaux de mines (pin des landes). Les «capitaines» de goëlettes possédaient en général une terre où leurs épouses exploitaient quelques champs et élevaient 2 ou 3 vaches. Ils avaient l'habitude de faire peindre en Angleterre, sur verre, leurs bateaux, avec tous les détails; ils y tenaient. Certains de ces témoignages sont parvenus jusqu'à nous. La dernière goëlette a disparu en 1937.

L'industrie de l'iode fut créée ici en 1850 (Saint-Pierre Quiberon) au moment où les guerres de l'empire allaient provoquer une importante demande d'antiseptiques. Déjà à cette époque «le cornaille», c'est-à-dire les algues échouées constituaient une matière précieuse; elles servaient de combustible dans les maisons (après lessivage grossier et séchage), elle servaient d'amendement agricole; on leur doit l'excellente fertilité des champs de la région et aussi la qualité des légumes et en particulier des pommes de terre. L'apport de chaux, de magnésie, de potasse et d'oligo-éléments par les algues en était la cause. Troisième usage, bien avant la découverte de l'iode, on faisait déjà brûler les algues (et certaines plantes halophiles) pour fabriquer une matre saline riche en potasse, destinée aux verreries. Ces trois destinations des algues gérées par des utilisateurs différents n'étaient pas sans provoquer des incidents, ils entraînèrent la réglementation de ces activités.

L'arrivée du charbon anglais correspond heureusement avec l'utilisation des algues (surtout laminaires) pour la fabrication de l'iode. La presqu'île n'avait toujours pas de bois, les photographies anciennes en font foi. L'aspect que nous connaissons maintenant est beaucoup plus récent. L'iode était extrait brutalement — par l'action de l'acide sulfurique concentré sur des cendres d'algues. Le rendement était faible 1% à 3 suivant les espèces, le moment de la récolte et la pluie... La purification s'opérait par une bisublimation dans les cornues en grès chauffées au bain de sable.

Depuis très longtemps ont disparu à Quiberon les lentes fumées des fours, traînant dans les soirs de septembre la mélancolie de l'été finissant. L'industrie de l'iode a été reprise par les Allemands pendant la dernière guerre (au Conquet); la teinture d'iode étant très supérieure aux autres antiseptiques dans les terribles conditions de température de l'hiver russe.

A partir de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, se développent les conserveries de sardines utilisant le procédé-Appert, les vieilles presses furent abandonnées ainsi que l'usage de s'éclairer à l'huile. Les mèches des lampes étant traditionnellement obtenues à partir de la moëlle d'asphodèle. Une douzaine d'usines fonctionnèrent à Quiberon, beaucoup ont fermé, il n'en reste que trois aujourd'hui. Le tourisme submerge tout, les champs abandonnés sont livrés aux pruneliers et aux ajoncs.

Les murets de pierre si difficiles à réussir sont dissimulés par les ronces et le chèvrefeuille, pourtant pour les construire il fallait savoir «écouter le chant du vent entre les pierres sèches» dit Jackez Hélias, personne ne les relève plus...

J'aurais aussi aimé évoqué rapidement, hélas, tous ces gens du pays ou venant d'ailleurs — «Duchentil» comme on les nomme ici — qui ont honoré la région de leurs écrits ou de leurs œuvres. Le noms célèbres ne manquent pas V. Hugo, Taine, G. Flaubert, du Camp, Ceard, A. France, Monet, (ces deux derniers n'ont fait que passer) Maxime Maufra, Élodie Lavillette, Herter, Duval Golzan, A. Guerin et tant d'autres que j'oublie.

Je ne dirai que quelques mot des peintres séduits par la qualité des couleurs et de la lumière de la région.

Certains s'y sont fixés comme Maxime Maufra, impressionniste, ami de Gauguin, un peu méconnu, coloriste admirable, auteur de plus de 600 toiles, apparenté à l'école de Pont-Aven où s'est tenu cette année une petite exposition de ses œuvres. Au musée de Quimper figure une très belle toile de cet artiste figurant la rivière de l'Odet; sa maison se trouve à Kérostin. Élève de Corot, Élodie Lavillette vécut 37 ans à Portivy où sa maison et son atelier existent encore. Durval Golzan aussi élève de Corot, dont on retrouve les verdure un peu grises sur ses toiles, souvent sujets d'expériences, techniques spéciales, effets de taches, de masses de tons très opposés. Quelques toiles de ces peintres sont exposées dans la région. Guérin, peintre sensible, aquarelliste, miniaturiste, auteur de merveilleuses enluminures et de petits paysages colorés aux teintes douces, finement cernées ton sur ton, avec quelques touches éclatantes d'émeraude ou de rose indien sur un fond de mures et de murets mangifiés par sa virtuosité.

Que ceux dont je ne parle pas me pardonnent, je connais la relation profonde entre leur œuvre et la nature éclatante qui les inspire, l'occasion me sera sans doute un jour donnée de l'évoquer.

Quant à l'écriture qui est notre propos d'aujourd'hui, déplorons tout d'abord que quelques caractères gravés sur les mégalithes n'aient pas permis d'éclairer leur secret. Peut-être restera-t-il toujours aussi obscur, c'est sans doute bien ainsi: «le mystère ouvre les portes du rêve».

Les grands écrivains du XIX<sup>e</sup> siècle nous ont laissé de longs écrits sur la région, chacun avec son caractère et son esprit; certains enthousiasmés, d'autres moqueurs ou encore comme l'académicien Goncourt Ceard ironique et critique dans «terrains à vendre au bord de la mer» où il décrit les travers des Quiberonnais déjà saisi par la frénésie de la spéculation immobilière au début de ce siècle. Mais quel plaisir de lire dans Daudet la description de la venue de l'automne sur la côte, du bal sur la place de l'Église, ou des régates à Port Haliguen... quelle verve méridionale! Tous ont insisté sur la marque profonde imprimée par le paysage, chacun l'a reçue avec son tempérament et l'a confiée à son œuvre; beaucoup, séduits pour toujours n'ont pas pu s'en aller ailleurs.

C'est dans un petit monde en pleine mutation que vous allez vivre ces trois jours, dans la douceur de cette fin d'été breton, temps suspendu entre les ardeurs de la canicule et l'approche des «mois noirs». Encore une fois: Bienvenue à Carnac.

Paul Macé

## CARNAC. LE MUSÉE DE PRÉHISTOIRE J. MILN-Z. LE ROUZIC

Ce musée, appelé autrefois «préhistorique», vient de devenir dans un autre bâtiment, avec une présentation muséologique agréable et scientifique, un musée de préhistoire. De par ses collections, il est le troisième musée de préhistoire d'Europe (après le British Museum de Londres et le musée des Antiquités Nationales de Saint-Germain en Laye) et le premier du monde en ce qui concerne la période des mégalithes.

Toutes les collections, présentes et à venir, sont classées «Monument Historique» depuis le 28 juin 1928.

### Historique

C'est un riche écossais, très érudit, un «gentleman», James Miln, qui en est le fondateur. Ayant été séduit par la région, il s'installa à Carnac à l'hôtel des Voyageurs (place de l'Église) et prospecta le terrain. Il fouilla